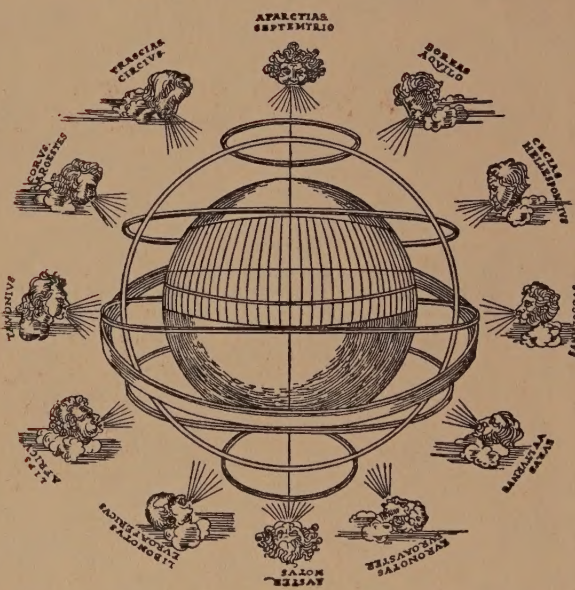


Arthur Lee Askins

120

CANCIONEIRO

D'EVORA

PUBLIÉ

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

ET ACOMPAGNÉ

D'UNE NOTICE LITTÉRAIRE-HISTORIQUE

PAR

VICTOR EUGENE HARDUNG

LISBOA

Imprensa Nacional

1875

CANCIONEIRO

D'EVORA

PUBLIÉ

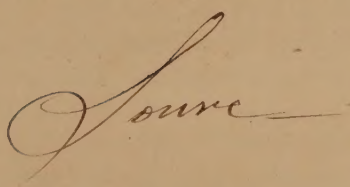
D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

ET ACCOMPAGNÉ

D'UNE NOTICE LITTÉRAIRE-HISTORIQUE

PAR

VICTOR EUGÈNE HARDUNG



LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1875

INTRODUCTION

La mémoire ou des feuilles volantes furent d'abord les seules archives où les troubadours, les trouvères de la langue d'oïl, les ménestrels et les minnesingers allemands conservaient leurs poësies et leurs mélodies. Lorsque le nombre toujours croiſſant des chansons ne permettait plus de les retenir de la sorte, et quelques esprits éclairés trouvaient aſſez d'intérêt à lire et à étudier les productions de ces chanteurs populaires, on se mit à recueillir les textes dispersés et en composa des collections plus ou moins vastes.

Ainsi se formèrent, pour la poësie provençale, les célèbres recueils du Vaticain, cod. 3206 et 5232, les manuscrits 7226, 7614, 7693, 7698 de la Bibliothèque Nationale de Paris et le cod. 42 de la Bibliothèque Laurenziana à Florence. Les chansonniers de Heidelberg, de Bénédictbeuren, de Weingarten et du chevalier Maneſſi, qui ont transmis à la postérité grand nombre de chansons des minnesingers, durent leur origine au même besoin.

En Portugal ces recueils de poësies, appelés *Cancioneiros,* sont plus nombreux que chez aucune autre nation et poſſèdent une importance fondamentale pour l'histoire littéraire de ce pays.

La poësie lyrique commença en Portugal par où elle termina chez d'autres peuples : par une poësie de cour, venue

de l'étranger. Les cultivateurs de la gaie science, débordant au dehors sans autre ressource que leur vielle et leur joyeuse insouciance, avaient trouvé chez les Galiciens un favorable accueil et des imitateurs enthousiastes. Une fois établis dans la Péninsule, une cour dont l'origine remontait à un aventurier bourguignon, ne pouvait rester fermée à leur influence. Lorsque l'infant D. Alfonse, qui partage l'éducation de Saint-Louis et bat avec lui l'Anglais à Taillebourg et à Saintes, fut de retour de France, la poësie provençale eut, à la cour portugaise, des partisans dévoués.

Sous le règne de D. Diniz, elle parvient à y former une école indépendante. Les productions du cercle jongralesc ou dionysien rempliſſent le *Cancioneiro da Vaticana*[1]. Ce précieux recueil se trouve dans le cod. 4804, de copiste italien, et eut trois éditions incomplètes:

1.° *Cancioneiro d'el-rei D. Diniz,* pela primeira vez impresso sobre o manuscripto da Vaticana com algumas notas illustrativas e uma prefação historico-litteraria, pelo dr. Caetano Lopes de Moura. Paris, em casa de J. P. Aillaud 1847.

2.° *Cancioneirinho de trovas antigas,* colligidas de um grande cancioneiro da Bibliotheca do Vaticano. Precedido de uma noticia critica do mesmo grande cancioneiro, com a lista de todos os trovadores que comprehende, pela maior parte portuguezes e gallegos. Por F. A. de Varnhagen. Vienna, 1870[1].

3.° *Canti antichi portoghesi* de E. Monaci. Roma, 1872.

Une édition diplomatique et complète du *Cancioneiro da Vaticana* est en voie de publication en Allemagne.

Les fils du roi D. Diniz, Alfonse IV et ses frères-bâtards Alfonse Sanchez, comte d'Albuquerque, et Pedro, comte de Barcellos, continuèrent de protéger la poësie provençale et fi-

[1] F. Diez, *Ueber die erste portugiesische Kunst und - Hofpoesie.* Bonn, 1863.

gurent eux-mêmes au cercle brillant de chevaliers et courtisans qui égayaient la vie de cour par la culture de la poësie. On supposait que le *Cancioneiro do real Collegio dos Nobres* ou de la Bibliothèque Royale du palais d'Ajuda, qui renferme des productions de cette époque, était identique avec le *Livro das Cantigas* du comte de Barcellos. Lord Stuart et A. F. de Varnhagen ont publié ce Cancioneiro important. Le dernier savant eut l'avantage de se servir de quelque feuilles inédites, découvertes par Mr. Rivara dans la bibliothèque d'Evora.

1.° *Fragmentos de um cancioneiro inedito* que se acha na livraria do real collegio dos Nobres de Lisboa. Impreſſo á custa de Lord Stuart, socio da Academia Real de Lisboa. Em Paris, no Paço de Sua Magestade Britannica, 1823.

2.° *Trovas e cantares* de um codice do XIV seculo ou antes mui provavelmente o Livro de Cantigas do conde de Barcellos. Por F. A. de Varnhagen. Madrid, 1849.

Vers le commencement du seizième siècle, lorsqu'un nombre étonnant de poëtes-gentils-hommes rimaillaient à l'envie, la mode de poſſéder des chansonniers, comme de nos jours celle des albums ou des charades, devint une véritable manie qui provoquait la satyre de Gil Vicente. Aujourd'hui, cependant, loin de ridiculiser le zèle de ces amateurs paſſionnés, on regrette plutôt qu'un temps moins favorable à de pareils travaux les ait laiſſer tomber dans l'oubli. Théophilo Braga dans ses ouvrages *Bernardim Ribeiro e os Bucolistas* et *Manual da Historia da Litteratura Portugueza* [1], fait l'énumération des Cancioneiros de cette époque qui ou existent encore aujourd'hui ou dont l'existence, quoiqu'eux-mêmes soient perdus ou ignorés, a été prouvée par le témoignage de ceux qui les ont vus de leur temps:

1.° *Livro das Trovas d'El-Rei Dom Duarte.*

[1] Théophilo Braga, *Bernardim Ribeiro e os Bucolistas*. Porto, 1872, pag. 22-27. *Manual da Historia da Litteratura portugueza*, Porto, 1875, pag. 135-144.

L'existence de ce chansonnier se prouve par le *Catalogo dos seus livros de uzo,* qu'on a trouvé dans la chartreuse d'Evora.

2.° *Cancioneiro do Conde de Marialva,* cité par Frei Bernardo de Brito (Monarch. Lusit., fol. 296) et *de visu* par D. Mariano Soriano Fuertes (Historia de la Musica española, T. I pag. 117).

3.° *Cancioneiro de l'abbé Frey Martinho d'Alcobaça* dont fait mention la Trova a Diogo de Mello (Canc. Ger. III, 634).

4.° *Cancioneiro portuguez,* cité par Gil Vicente (Obras, III, 379), qui contenait des vers adressés à Affonso Lopes Sampaio de Thomar.

5.° *Cancioneiro portuguez* de Madrid, layette M, cod. 28 de la Bibliothèque Royale, qui renferme, outre des vers anonymes, les poësies de 172 auteurs portugais, dont 18 ne figurent pas entre les poëtes du Cancioneiro Geral [1].

6.° *Cancioneiro de D. Maria Henriques,* «cuja posse devemos á grande liberalidade e patriotismo do sr. Marquez de Alegrete», cité dans les *Ineditos dos poetas portuguezes* de Antonio Lourenço Caminha (T. II, 8). Voyez Théophilo Braga, *Historia de Camões* II, 149.

7.° *Cancioneiro em que vão as obras dos melhores poetas do meu tempo ainda não impressas,* e trasladadas de papeis dos mesmos que as composeram: começado na India a 15 de janeiro de 1557 e acabado em Lisboa em 1589 por Luiz Franco Correia, compagnon et ami intime du Camoëns. Ce chansonnier appartient à la bibliothèque nationale de Lisbonne.

8.° *Obras de varios poetas portuguezes,* em que entram 268 sonetos de que a maior parte são de

[1] Tito de Noronha, *Curiosidades bibliographicas.* Porto, 1871, I, 12. Estacio da Veiga, *Romanceiro do Algarve.* Lisboa, 1870, pag. XI.

Luiz de Camões; alguns não andam impressos e teem diversas lições e declaram o assumpto. Cette collection existait dans la bibliothèque du comte de Vimieiro et était désignée au catalogue sub n.° 100.

9.° *Obras varias* que não só contêm muitos versos, discursos e cartas, em que entram muitas de Luiz de Camões, e todas as do celebrado Fernão Cardoso. Ce volume était n.° 172 de la bibliothèque du comte de Vimieiro.

10.° Faria e Sousa consulta pour son édition des ouvrages du Camoëns un manuscrit qui contenait au bout la remarque suivante: «Acabou-se de trasladar a 29 de julho de 1593 em Evora, por Francisco Alvares, de alcunha o Socio, por uma copia de Manuel Godinho, que diz a tirou do proprio original, anno de 1562. Se aqui houver erros, eu o trasladei assim como estava, porque o Godinho não sabia latim».

11.° *Cancioneiro* com obras de Camões «aumque notablemente viciadas de copiadores», cité par Faria e Sousa. Il contenait des poësies de Bernardes, Luiz de Crasto, Luiz Franco, Simão da Veiga, etc. Voyez Théophilo Braga, *Historia de Camões,* T. 1, pag. 337.

12.° *Ms. Juromenha.* «A primeira parte comprehende poesias de differentes auctores contemporaneos, Bernardes, Caminha, D. Manuel de Portugal, Jorge Fernandes, vulgo o Frade da Rainha, e a segunda parte, que é em letra differente, pertence exclusivamente a Sá de Miranda, de quem traz algumas poesias ineditas». Juromenha, Obras de Camões, T. II, pag. XVI.

13.° *Ms. de D. Cecilia de Portugal.* «Pequeno ms. do seculo XVII, que pertenceu a D. Cecilia de Portugal, por ella escripto e em bellos caracteres». Visconde de Juromenha, Obras de Camões, T. II, pag. XII.

14.° Diogo Bernardes avait formé l'idée de faire un chansonnier, qui devait contenir des poësies de poëtes contemporains, mais à l'exception de son rival Luiz de Camões. On ne sait pas s'il a réalisé son projet.

15.° *Cancioneiro Geral* de Garcia de Resende, imprimé en 1516 par le typographe allemand Hermann de Campos. «Começou-se em almeirym e acabou-se na muyto nobre e sempre leall çidade de Lixboa, Per Hermã de Cãpos, alemã, bõbardeyro delrey noſſo senhor e empremjdor. Aos xxviij dias de setẽbro da era de noſſo senhor jesu cristo de mil e qinhent. e xvj». En 1846, S. M. le roi D. Fernando envoya le seul exemplaire complet de cet ouvrage monumental, dont la rareté extrême menaçait la littérature portugaise d'une perte irréparable, à la Société Bibliophile de Stuttgart qui chargea Mr. von Kausler de la réimpreſſion du Cancioneiro Geral, travail, dont le savant allemand s'acquitta de 1846 à 1852 [1].

16.° *Cancioneiro* de l'année 1567, que le dr. Nunes de Carvalho vit, le 7 octobre 1834, dans la bibliothèque du marquis de Pénalva. C'était un volume en grand format, de 90 feuilles, relié en cuir, et contenait des poësies en espagnol et en portugais. La première page porte la remarque suivante: «Taboada d'este livro que o numerado d'elle são noventa folhas. Este livro he de Dona Maria Henriques que o fez seu pae em Maroccos».

17.° *Cancioneiro portuguez* que le célèbre poëte André Falcão de Rezende (Obras, pag. 470) demanda à D. Christovam de Moura, marquis de Villa-Real.

[1] Bellermann, *Ueber die alten Liederbücher der Portugiesen*. Berlin, Dümuster, 1840. F. Wolf, *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur*. Berlin, 1859.

18.° *Cancioneiro* du Padre Pedro Ribeiro de 1570, qui contenait les poësies de l'école espagnole et italienne. Il existait dans la bibliothèque du duc de Lafões, mais aujourd'hui il n'en reste que quelques citations de Barbosa Machado.

19.° *Cancioneiro d'Evora,* conservé à la bibliothèque publique de cette ville. Le bibliothécaire A. Filippe Simões, aujourd'hui professeur distingué à l'Université de Coïmbre, le cita pour la première fois en communiquant quelques vers qu'il supposait d'être de Bernardim Ribeiro et qu'il avait trouvés dans ce manuscrit [1]. Théophilo Braga en parle à plusieurs reprises. «Cancioneiro manuscripto da Bibliotheca de Evora, escripto em letra do seculo XVI, com poesias em portuguez e hespanhol, algumas de auctores que figuram na collecção de Rezende [2]».

Lorsque, l'hiver passé, je parcourais les provinces méridionales du royaume en voyage scientifique, j'ai voulu profiter de mon séjour à Evora pour examiner de plus près le Cancioneiro manuscrit. Comme le règlement de la bibliothèque ne permet pas de copier des manuscrits sans être nanti d'une autorisation spéciale, je me dirigeai a S. E. le comte Gustave de Brandebourg, ambassadeur d'Allemagne auprès de S. M. T.-F., qui eut la bonté de demander la permission nécessaire a S. E. le ministre de l'Intérieur, Mr. Antonio Rodrigues Sampaio.

Le *Cancioneiro d'Evora,* désigné au catalogue des manuscrits [3] sub $\frac{\text{C X IV}}{1-17}$, est un volume in 4.°, relié en cuir avec des dorures qui représentent des arabesques gracieuses. Il contient plus de cent feuilles de bon papier blanc et ferme, dont 66 sont numérotées avec du crayon et remplies de poë-

[1] *Pan. Photogr. de Coimbra,* 1869, pag. 48.

[2] Théophilo Braga, *Bernardim Ribeiro e os Bucolistas,* pag. 23.

[3] *Catalogo dos manuscriptos da bibliotheca publica eborense* ordenado com as descripções e notas do bibliothecario Joaquim Heliodoro da Cunha Rivara, e com outras proprias, por Joaquim Antonio de Sousa Telles de Matos. Lisboa, Imprensa Nacional, 1868.

sies en portugais et en espagnol. L'encre eſt excellente et d'un noir parfaitement conservé, l'écriture très-claire et lisible. D'abord élégante, elle ne se maintient pas toujours à cette hauteur et accuse vers la fin une certaine fatigue du copiste. Le *Cancioneiro* est sans titre; il ne donne pas la moindre indication sur la personne de l'auteur ni du poſſeſſeur; sa provenance n'est constatée par aucun indice extérieur.

J'entre dans l'anàlyse des pièces.

N.° 1. *Trova do conde do Vimioso estando em Belem emfadado do tempo e das couzas d'elle.*

La célèbre famille des comtes do Vimioso descend de D. Francisco de Portugal, premier comte de ce nom et fils illégitime de l'évêque d'Evora, D. Affonso de Portugal. Les comtes do Vimioso sont de vrais représentants de ces chevaliers qui avaient pour devise:

A Dieu mon âme,
Ma vie au roi,
Mon cœur aux dames,
L'honneur pour moi.

Le premier comte do Vimioso jouait, par sa position et par son talent pour la poësie, un rôle très-important dans les *Serões do Paço*. «El-rei Dom Manuel deu-lhe o titulo de Conde em 1515; foi vedor da Fazenda de Dom João III, e de seu conselho, camareiro-mór do principe Dom João, senhor de Aguiar da Beira, alcaide-mór de Vimioso e commendador de Calvedo na Ordem de Christo[1]».

En 1498, le comte do Vimioso accompagna D. Manuel en Espagne, plus tard il fut chargé du commandement d'Arzila. «N'este tempo havia em Arzila muitos fronteiros, dos quaes o primeiro que veo depois de Nuno Fernandez d'Atayde foi dom Joam Mascarenhas, capitão dos ginetes, e outros eram dom Francisco, que depois foi conde do Vimioso[2]». Le comte fit deux expéditions. «Desejoso dom Fran-

[1] Théophilo Braga, *Bernardim Ribeiro e os Bucolistas,* pag. 120.
[2] Damião de Goes, *Chronica de Dom Manuel,* III, 8.

cisco de fazer alguma boa sorte antes de se tornar para o reyno, e confiando na boa gente que trouxera, e que lhe o Bispo seu pai depois mandara, que seriam per todos mais de cincoenta de cavallo, fez duas entradas [1]».

La première expédition ne fut pas couronnée de succès: ses troupes tombèrent dans une embuscade, et lui-même, frappé d'une pierre à la tête, se sauva à peine. Dans la seconde, il remporta des dépouilles bien maigres: il en retourna avec trois prisonniers et «algum gado vacum e meudo».

Retourné en Europe, le comte se livrait aux œuvres de charité et composait des vers religieux. «Tinha feito voto de não negar nada, que lhe pedissem pelo amor de Deus, e dizia, que antes escolheria a cortar-se-lhe hum braço que conserva-lo ocioso, em sem fazer bem aos neceſſitados. As suas palavras eram apotegmas, os seus conselhos oraculos, e por iſſo lhe davam o nome do novo Catão Lusitano. Escreveo em prosa e verso muytos documentos santos e repartia gostoso os exemplares dos seus livros para proveito dos proximos [2]».

La femme du comte do Vimioso, D. Joanna de Vilhena, entretenait les dames qui la visitaient, par la lecture de quelque chapitre des ouvrages de son mari. «O mesmo usava D. Joanna de Vilhena com as senhoras que a vinhão visitar, dando a cada hũa d'ellas algum trabalhinho com que se entreter; e entretanto ou lhe lia algum capitolo dos documentos que o conde tinha composto, ou lhe contava algum exemplo, ou historia santa, com que adoçar o trabalho; o que fazia com tanta graça, que assim D. Brittes, duqueza de Coimbra e Aveyro, como todas as mais senhoras frequentavam com gosto a escola de D. Joanna [3]».

Le premier comte do Vimioso est représenté au *Cancioneiro Geral* par de nombreuses chansons; son petit-fils,

[1] Damião de Goes, *Chronica de Dom Manuel*, III, 9.
[2] Francisco da Fonseca, *Evora gloriosa*, Roma 1728, pag. 626.
[3] Ibid. p. 627.

D. Henrique de Portugal, publia, en 1605, une collection de maximes de son aïeul [1].

La chanson nº 1 du *Cancioneiro d'Evora* pourrait appartenir au premier comte do Vimioso et avoir été composée, lorsque le comte, avant le départ pour l'Afrique, séjournait à Belem, pris de l'ennui, comme il arrive à ceux qui attendent l'occasion de s'embarquer.

D'autres circonstances, cependant, nous portent à croire que l'auteur de cette poësie est D. Affonso de Portugal, deuxième comte do Vimioso et frère du poëte D. Manuel de Portugal, appelé par Sá de Miranda «Lume do paço, das Musas mimoso» et ami intime du Camoëns.

D. Affonso de Portugal s'était opposé, l'épée à la main, à ce que Philippe II fût proclamé roi de Portugal par les cortès de Sétuval. Haï et persécuté par l'usurpateur espagnol, il assista au malheur de son illustre famille. C'est dans ces sentiments mélancoliques (emfadado do tempo e das cousas d'elle) qu'il composa la chanson nº 1 du *Cancioneiro d'Evora*. Dans les poësies de Pedro da Costa Perestrello, on trouve une églogue qui se rapporte à un poëte également «emfadado do seu tempo»: «Este Alcino foi um personagem d'este reyno que aggravado das sem razões se retirou da côrte, a quem o Secretario, em nome de Salicio, persuadiu a que se voltasse [2]». Il y a grande apparence que ce personnage politique est identique avec D. Affonso de Portugal. La chanson nº 1 serait donc composée après 1580, ce qui nous aide à déterminer l'époque du *Cancioneiro d'Evora*.

N.º 2. *Trova q̃ André Soares mandou ao secretairo cõ hũ alcachofre.*

Le titre de Secretario existait déjà du temps de Garcia de Resende parce qu'il adressa au secrétaire João Alvares son

[1] *Sentenças de D. Francisco de Portugal, primeiro conde do Vimioso, dirigidas á nobreza d'este reino.* Lisboa, por Jorge Rodrigues 1605. Sahiram por diligencia de seu neto D. Henrique de Portugal. C'est un ouvrage assez rare.

[2] Obras, pag. 62.

couplet inscrit: «Garcia de Resende ao secretario que lhe diſſe, porque tangeu e cantou bem, que lhe daria dous pares de perdizes pera o papo, e pera as mãos dous pares de luvas, e que mandaſſe a sua casa por tudo, e mandou com esta copra (Canc. Ger. III, 625)». Le secrétaire à qui fut dirigée la trova n° 2 est sans doute Pedro da Costa Perestrello, que Barbosa Machado appelle Escrivão de Philippe II. Dans les poësies de Perestrello (p. 51) on lit: «Satyra muy antiga que o *Secretario* fez a Madrid e sua côrte estando elle n'ella[1]». A la bibliothèque d'Evora il y a d'autres ouvrages manuscrits de Perestrello. La trova d'André Soares est peut-être un épigramme déguisé qui reprochait au secrétaire son défaut de patriotisme en acceptant une position de l'usurpateur.

N.° 3. *Rifam a duas damas, ambas irmãs, q̃ vieram de Castela com a princeza, huma de nome da Silva.*

La princesse qui vint de Castille, est D. Joanna, qui, en 1552, célébra ses fiançailles avec le prince D. João, fils de D. João III. Dans son passage, la princesse était accompagnée de deux dames «ambas irmãs», D. Francisca de Aragão, chantée parD. Manuel de Portugal, et D. Anna de Aragão, célébrée dans la *Diana* de Jorge de Monte-Mór qui par ce temps vint aussi en Portugal.

N.° 4 et 5. *Cantiga a Dona Felipa de Mendonça q̃ estando servindo á mesa da Rainha, se veio pera hũ fidalgo. Cantiga feita a dona Ines Amriques por lagrimas q̃ chorou á mesa da Rainha.*

Le titre de *Rainha* était comme nom propre seulement employé pour désigner la reine D. Catharina, aïeule de D. Sébastien, à cause de sa longue régence. Ainsi nous voyons que Jorge Fernandes s'appelait «o *Fradinho da Rainha*» et Francisco Lopes «o *Medico da Rainha*», etc.

D. Filippa de Mendonça appartenait à la famille des Corte-Real, qui jouait vers ce temps-là un role assez important à

1 Théophilo Braga, *Historia de Camões*, T. II, pag. 155.

la cour. Peut-être était-elle la sœur du poëte Jeronymo Corte-Real.

La famille des Henriques était déjà connue à la cour de D. Manuel. Dona Maria Henriques fréquentait les *Serões do Paço* (Canc. Ger. III, 575) et plus tard Dom Rodrigo Ponce Leon, troisième duc d'Arcos, vint chercher à Odivellas Dona Filippa Henriques, attiré par la renommée de sa beauté. (Th. Braga, *Bernardim Ribeiro e os Bucolistas,* pag. 15.) Luiz Anriques est un des poëtes du Cancioneiro Geral (fl. 101.).

N.° 6. *Cantiga feita a dona Anna q̃ estava em Sãtarẽ, e eu em Almeirim.*

Je suppose que cette dame est D. Anna de Aragão.

N.° 7 et 8. *Rifão a hũa dama que se disse ser casada.*

On comprend ces poësies quand on sait qu'au seizième siècle il y avait dans les familles aristocratiques de Portugal comme d'ailleurs l'abus des mariages clandestins, comme nous le voyons dans la biographie du marquis de Torres Novas, de Christovam Falcão et beaucoup d'autres gentilshommes.

N.° 9-55. Ce sont des poësies anonymes, tantôt en portugais tantôt en espagnol, de petites chansons (N.° 9-37), deux sonnets (N.° 38 et 39), deux autres chansons (N.° 40 et 41) et quelques *vilancicos* ou *villancetes,* comme on appelle ce genre de poësies en Portugal (N.° 42-55).

La plupart de ces vers ne sont pas grande chose, mais il y en a auſſi quelques-uns qui ne manquent pas d'un certain mérite. Presque toutes ces poësies contiennent des complaintes d'une âme malheureuse comme Bernardim Ribeiro et Christovam Falcão, qui sentait de l'affection pour une dame qui ne répondait pas à ses désirs. Quelques-unes des pièces contiennent des dialogues entre une bergère, appelée Joana, et un berger, João Carrilho. (N.° 25, 35, 44 et 55.) Si João est un de ces pseudonymes sous qui les poëtes bucoliques avaient le coutume de cacher leur véritable nom, on pour-

rait admettre que l'auteur de ces vers a été Thomás Carrilho, dont raconte D. Francisco de Portugal, troisième comte do Vimioso, qu'il était «en las finezas Portuguez y en las dichas Castellano[1]».

Il est encore à remarquer que la chanson nº 17 contient deux vers: *Se me levão aguas, Nos olhos as levo,* qui se retrouvent dans les *Redondilhas* du Camoëns sous le titre de *Mote alheio.* (Obras, T. III, p. 128, edição de 1843) Également un autre *Mote alheio* (Obras, T. III, p. 112):

Já não posso ser contente,
Tenho a esperança perdida;
Ando perdido entre a gente,
Nem morro, nem tenho vida,

est tiré de la chanson nº 21. Le vers: *Os tempos mudão ventura* de la chanson nº 28 est identique avec un autre de Christovam Falcão (Obras, p. 2, edição de 1871).

N.º 56. *Omilia feita a Madalena, tirada de origine de Jorge da Silva.*

Innocencio Francisco da Silva, dans son excellent ouvrage *Diccionario bibliographico,* donne sur l'auteur de cette homélie les détails suivants:

«Jorge da Silva, nobiliſſimo por ascendencia, e conselheiro d'estado d'el-rei D. Sebastião, a quem acompanhou na jornada de Africa. Da sua naturalidade e data do nascimento nada pude apurar até agora. Morreu na batalha de Alcacer a 4 de agosto de 1578.»

Il publia différents ouvrages en vers tous sur des sujets religieux: *Homilia ao Santiſſimo Sacramento; Carta a uma alma devota, persuadindo-a a receber o Santiſſimo Sacramento; Elogio da alma devota e seu esposo; Apparelho para a sagrada communhão.* Evora, por André de Burgos, 1554.

[1] *Divinos e humanos versos de Dom Francisco de Portugal,* por D. Lucas de Portugal. Lisboa, 1652. Officina Craesbeckiana. Ao principe Theodosio nosso senhor. Cartas, pag. 45.

«*Tratado em que se contem a paixão de Christo, segundo o texto dos Evangelistas, mui devotamente moralisada; e outra doctrina muito devota e proveitosa, que mostra os proveitos de se juntar hũa Alma com Xp̃o e duas Elegias á bem aventurada Magdalena. Cõ hũ apparelho para confeſſar e commungar; e hũ virtuoso exercicio e a doctrina christam.* Com licença do Santo Officio. Anno 1589.» A la fin de l'édition on lit: «Foy impreſſo na muyto nobre e sempre leal cidade de Evora, em casa de Martim de Burgos, impreſſor da Universidade. Acabou-se a dez dias de Mayo de mil e quinhentos e oytenta e nove annos.»

Le savant auteur du *Diccionario bibliographico* ajoute: «Segundo declara o editor Martim de Burgos no seu prefacio ao leitor, é esta já a terceira edição do livro, do qual seu pae André de Burgos fizera em sua vida duas edições na mesma cidade, ambas esgotadas; e o mesmo livro era tão bem acceito, que muitas peſſoas lhe pediam e requeriam a reimpreſſão d'elle. Eu tenho um exemplar da referida edição de 1589, e não vi até agora algum outro».

Jorge da Silva était ami intime du Camoëns. C'est de lui qu'on raconte la célèbre anedocte des amours avec l'infante D. Maria, qui provoqua l'épigramme du Camoëns: *Perdigão perdeu a penna,* etc. [1]

Le titre: «tirada de origine de Jorge da Silva» fait présumer que la homélie du *Cancioneiro d'Evora* est identique avec l'une des deux publiées dans l'édition de 1589. Théophilo Braga en publia pour la première fois une autre qui est une traduction du latin [2].

N.° 57-70. Diverses poësies anonymes: *Epigramma feito a señora Joana em dia de Sã João;* quelques cantares religieux ou amoureux; des sonnets, qui prouvent par leur composition vicieuse que le poëte n'était pas encore accoutumé à cette forme nouvelle; une petite poësie sarcastique: *Tro-*

[1] Théophilo Braga, *Historia de Camões*, T. I, pag. 125.
[2] Ibid. T. II, pag. 304.

vas feitas a hũa señora, porque tomou hũas arecadas de latã, dadas por hũ frade[1]*;* quelques autres chansons et une complainte (guaya)[2].

N.° 71. *Mote do capitão Bernaldim Ribeiro, feito ao proposito do mesmo, e pede ajuda aos senhores da sua companhia.*

Ce *Mote* fut glosé par Gaspar Gil Severim, Fernão Brandão, Francisco Faria Lobo, Sancho de Vasconcellos, Simão Rodrigues Giscardo et Alvaro Egas Moniz.

L'auteur du *Mote* n'est pas le célèbre poëte des Églogues et du roman *Menina e moça,* comme l'avait présumé le dr. Filippe Simões *(Pan. Phot.* de Coimbra, de 1869, pag. 46), mais Bernardim Ribeiro Pacheco, capitaine de Mazagão et également poëte. Entre les poëtes qu'il appelle «*senhores da sua companhia*» il y a Gaspar Gil Severim, auteur d'une comédie intitulée «*Discurso natural*». Selon Barbosa Machado, il mourut le 16 décembre 1598[3].

N.° 72-75 sont quatre romances. La première se rapporte à la mort de D. Durandarte, la troisième s'occupe du héros national de l'Espagne, Bernardo del Carpio, tandis que les deux autres sont des romances mauresques, genre de poësie, devenu banal en Espagne depuis la prise de Grénade[4]. Les romances du *Cancioneiro d'Evora* sont de faibles imitations, comme on les faisait depuis la réimpreſſion du *Romanceiro* d'Anvers à Lisbonne em 1581.

N.° 76 et 77. Au bout de la dernière romance, le

[1] Ce moine serait-il Jorge Fernandes «o fradinho da Rainha?»

[2] Sur ce genre de poësies (cantares guayados) voyez Théophilo Braga, *Manual da Historia da Litteratura portugueza,* Porto, 1875, pag. 38.

[3] Théophilo Braga, *Historia do Theatro portuguez,* T. II, pag. 212.

[4] Almeida-Garrett, *Romanceiro* II, pag. 35. O genero mourisco tinha tomado poſſe da poesia popular de Castella, e agora invade a de Portugal. Apparecem ainda hoje na tradição oral imitações e traducções dos romances granadinos.

manuscrit contient l'indication suivante, ajoutée, à ce qu'il semble, d'une main postérieure: *Haqui se comesam has obras de D. Diego de Mendonça.*

Diego de Mendoça était espagnol et vint en Portugal avant le désastre d'Alcacer-Quibir. On voit par *l'Arte de Galanteria,* de D. Francisco de Portugal, troisième comte do Vimioso, que Diego de Mendoça était ami du cardinal D. Henrique et qu'il fut envoyé en ambaſſade à Rome. Dans ce voyage, il portait avec lui *l'Amadis de Gaula,* et le célèbre roman dramatique *Celestina,* de Fernando de Rojas. «Quando fue a Roma por Embaxador, llevava somente, yendo por la posta, en un portamanteo *Amadis de Gaula* y *Celestina,* de quien dixo alguno que le hallava mas sustancia que a las *Epistolas de S. Pablo*[1].

Pour déterminer l'époque de Diego de Mendoça, on peut encore se servir du fait qu'il dînait un jour avec le cardinal à Evora, alors grand-inquisiteur[2]. «Estando un dia a la comida de cardinal D. Henrique, que era Inquisidor General, le perguntó hulano: Afirmais vos en aquello que haveis dicho? y elle respondió: Señor, ay muchos dias que no me afirmo en nada, que ay muchos que ni a la ley de Dios perdonan por parecer discretos[3]».

Le même livre nous conserve quelques-uns de ses vers, dirigés à D. Guiomar Anriquez:

«Doña Guiomar, devria tu deidad
Hazer algun regalo a D. Simon
Pues lo merece su voluntad.

«Estando en conversacion cardeales y embaxadores, vinose

[1] *Arte de galanteria,* escrivióla D. Francisco de Portugal. Lisboa, Antonio Craesbeck, 1682, pag. 71.

[2] Le cardinal séjournait à Evora depuis le 20 nov. jusqu'au 16 oct. 1564 et depuis le 22 janv. 1575 jusqu'au 28 août 1578. A. F. Barata, *Esboços chronologico-biographicos dos arcebispos da igreja de Evora.* Coimbra, 1874, pag. 12.

[3] *Arte de galanteria,* pag. 70.

a tratar de las cosas mas celebres del múndo; cada uno encarecia las cosas mas notables del; D. Simon dixo: que la que estava delante de todos, y era más para admirar, era una puente de tablas viejas de Palacio al mar, por donde se embarcara en el la Señora D. Guiomar, y no sufria que se hablaſſe en nada sin que se trataſſe della. D. Diego de Mendoça guardó esta regla:

> Doña Guiomar Anriquez sea loada
> Ante todo principio, que sin ella
> Cosa no puede ser bien empeçada [1].»

On trouve encore quelques vers de D. Diego de Mendoça dans les *Divinos e humanos versos,* de D. Francisco de Portugal [2] et au *Cancioneiro* de Luiz Franco Correia.

Les compositions de ce poëte, copiées dans le *Cancioneiro d'Evora,* occupent fl. 52-66 et consistent en 22 sonnets et une cancion, le tout en espagnol. Ces vers sont des produits du plus pure gongorisme, d'un style gonflé et ampoulé, pleins d'idées raffinées et d'allégories froides, enfin, sans aucune valeur littéraire. S'ils servent à quelque chose, c'est à prouver jusqu'à quel point l'influence de la littérature espagnole et le faux claſſicisme avaient déjà égaré quelques poëtes portugais du temps de D. Sébastien.

La plupart des sonnets contiennent des complaintes amoureuses, dirigées à une dame que le poëte appelle tantôt Marfira, tantôt Marina, ce qui est probablement un pseudonyme.

Quelques-uns des sonnets portent un titre spécial. Ainsi il y a un *Soneto a hũa parra que cobria la ventana de su dama; Soneto a las armas de Archiles traduzido do Grego; Soneto al escudo de Archiles; Soneto de Saladino,* où le sultan réprimande ses flatteurs comme le roi danois Kanout

[1] Ibid., pag. 70.

[2] *Divinos e humanos versos de Dom Francisco de Portugal,* por Dom Lucas de Portugal. Lisboa, 1652. Officina Craesbeckiana. Ao principe D. Theodosio noſſo senhor. *Cartas,* pag. 45.

avait gourmandé quelques courtisans qui exaltaient sa puissance[1], *Soneto a un retrato,* etc. Attendu le peu d'importance de ces compositions, je me suis borné à en faire imprimer deux qui suffisent complétement pour donner une idée de ce que valait ce poëte.

Dans la publication des textes, j'ai suivi le système de conserver soigneusement l'orthographe du manuscrit avec toutes ses incorrections et inconséquences, n'ajoutant que quelques signes de ponctuation et accents indispensables.

Le *Cancioneiro d'Evora* appartient à la fin du XVI^ème^ siècle et fut probablement composé entre 1590 et 1600.

D'un côté, ce monument littéraire représente l'école *da medida velha,* pour ainsi dire les épigones des poëtes qui avaient assisté aux *Serões do Paço,* il nous fait voir le dernier restes de cette époque brillante à la cour de la reine D. Cathérine et de D. Sébastien, jusqu'à ce que l'usurpation vint mettre terme à l'indépendance nationale et à une cour splendide; d'autre, il nous offre, par des compositions insipides, le triste spectacle de la décadence littéraire.

Sans attacher une trop grande importance à sa publication, on ne la jugera pas tout-à-fait indigne de l'attention de ceux qui s'adonnent à l'étude de la littérature portugaise, qui profitent de chaque pierre, quelqu'insignifiante qu'elle soit, pour en construire l'histoire.

Je ne saurais finir ces lignes sans exprimer mes remerciments à Mr. le Dr. Théophilo Braga, qui a bien voulu me prêter le précieux concours de ses connaissances profondes avec une modestie et un désintéressement qui semblent être le partage des vrais savants.

Evora, le 8 mars 1875.

VICTOR EUGÈNE HARDUNG.

[1] Fernão Alvares d'Oriente s'occupe dans une églogue de l'histoire de Saladin.

CANCIONEIRO D'EVORA

1

Trova do cõde do Vimioso estando em Belem emfadado do tempo e das couzas d'elle

Isto acho em Belem:
vejo d'allem uns oiteiros,
q̃ não dizem mal nẽ bem
a quẽ conte meus marteiros.

Falolhes sem esperar
reposta do que lhes diguo;
outro tanto vi achar
no amiguo e no imiguo.

D'isto vivo em Belem,
descanço de ver oiteiros,
que respondem c'o q̃ tem
e são muyto verdadeiros.

2

Trova que André Soares mandou ao secretairo cõ hũ alcachofre

A comdição d'este fruito
he como d'omẽs que vy,
que prometen de si muyto
e dão muy pouco de sy.

Sabe bem, porẽ faz mal
a quẽ come muito d'ele,
quer-se comido cõ sal:
ha homẽs em Portugal
que se parecem cõ elle.

3

Rifam a duas damas, ambas irmãs, que vierã de Castela com a prinseza, huma de nome da Silva

Hũas yrmãs de Castella
vierão a Portugal,
pois fizerão tanto mal,
polo bem vierão d'ela.

Ho mal q̃ me d'elas vem,
outro nome a-de-ter,
por q̃ este mal so a-de-ser;
os outros dão o q̃ tem.

A dôr q̃ tenho, he sofrela,
me faz oufano meu mal,
pois vierão de Castela
por meu bem a Portugal.

4

Cantiga a dona Felipa de Mendonça, q̃ estando servindo á mesa da Rainha, se veio pera hũ fidalgo

De luva he temerosa,
perden-se de la nomar
muytos, e por mal olhar
na terra que he perigosa.

Dá trabalhos muyto çertos
e perdas muyto mais çertas;
perdem-çe hũs por yncubertos
e outros por descubertos.

E em tromenta duvidosa
por mal se deve esperar;
quẽ se poderá salvar
em terra tã perigosa?

5

Cantiga feita a dona Ines Amriques por lagrimas q̃ chorou á mesa da Rainha

Vosas lagrimas, señora,
tenho n'alma e no coração
guardadas como quẽ sam.

Eu espero n'este estado
gastar vida e tudo al
guardando-as cõ cuidado;
q̃ será mal empregado
em mim, se as guardar mal,
e quem tem ventura tal,
sobeja-lhe obrigação
pera as ter como quẽ são.

Este bem tinha guardado
pera mi minha ventura,
mas como he de pouca dura
durar-me-a mais o cuidado.

Qu'este ja não terá cura:
lagrimas e formosura
nã se virá nem verão
taes como as vosas são.

6

Cantiga feita a dona Ana q̃ estava em Sãtarẽ, e eu em Almeirim

Sam tam contente de ter
trabalhos, pois a nã vejo,
q̃ ñhũ he de sobejo.

Quanto mores eles são
tanto menos me parecẽ,
ysto em cõparação
dos que a alma e coração
nesta terra qua padesem.

E pois q̃ de a não ver
todo o mal me vẽ sem pejo,
ñhũ ey q̃ he sobejo.

Ho trabalho q̃ sostenho
de a não ver cada ora,
he tanto maior q̃ o q̃ tenho,
q̃ nã basta meu engenho
ymaginal-o, señora.

E d'aqui me vem sofrer
os males e mais desejo,
porq̃ nenhũ he sobejo.

7

Rifão a hũa dama q̃ se dise ser casada

Pera não viver contente
cõ o bem que tenho em vos ver,
hũ mal comesão a dizer
q̃ n'alma tenho prezente.

Males de meu mal naçerão
causados pera meu mal,
estes tenho e nã al
q̃ d'eles soo me vierão.

Vivo triste, descontente
de n'este tempo viver,
em q̃ comesã a dizer
hũ mal q̃ tenho prezente.

Se vos podese, señora,
querer o mal q̃ he rezão,
fal-o-ia, mas já agora
quero, mas nã poso, não.

Com isto são muy cõtente,
trouxe-me a este estado
saber q̃ nũqua prezente
temdes meu mal nem cuidado.

Da dôr q̃ em minha alma mora,
vivo quã ufano são,
mas pareçe que já agora
amor me força e al não.

Onde tanta forsa haa,
al se não póde fazer;
sã males que o tempo dá,
e q̃ já se ão de sofrer.

Amte vos, minha señora,
seja esta abnegação:
cõfesar eu q̃ já'gora
querer tenho e al não.

Cuidados tam sem medida
a q̃ vos aventurais,
q̃ se mui alto amdais,
d'alto se dá grã caida.

8

Voltas

Se não tem par de fermosa
a q̃ causou minha dôr,
como porei meu amor
em parte tã perigosa?

Cuidados de minha vida,
desejos meus ymmortais,
vejo vos tam desiguais
q̃ temo vosa caida.

Quem emprega seu cuidado
em cousa q̃ o mereçe
em q̃ nã espere intereçe,
todo he bem empregado.

E em esperãça tã subida
q̃ meio terã meus ais,
pois vejo sertos sinaes
de sua grande caida?

9

Cantiga

Di, Pelao, q̃ desmao?
De q̃, di?
D'una zagala q̃ vi.

Di, hidalgo, q̃ desmao?
de q̃, di?
D'una dama q̃ vi.

10

Trozilho

Señora, qui es de la fé
q̃ guardar-me prometiste?
dime donde la pusiste
q̃ tam priesta se te fué?

11

Pé d'esta cantiga

Olvidar-çe-te tam priesto
lo que diveras guardar
fue por me despreçiar.

Mas tambien pierdes en esto,
nunqua de verlo pēçé.

Mas já q̃ tu lo quiziste,
sempre jamás seré triste,
pues el prazer se me fué.

Si os partis, señora mya,
y no volveis,
morirá quien bien quereis.

12

Volta

Sy quereis, sois bien querida,
si penais, pena mi vida.

13

Trozilho

Nã vos acabeis tam sedo prazeres
nẽ me deyxeis
antes q̃ me acabeis.

En sã Julião de soel colhado
se João me viera
jugar el cajado.

14

Cantiga

Estava zagala vestida de festa
y tam bien compuesta
con otra zagala
yo en ver su gala.

15

Outra

Pues aquel que nunqua vos vió,
solo de mirar-vos muere,
q̃ hará el q̃ os viere?

No ver-vos es grã locura,
investe cõ grã pacion,
q̃ el q̃ ve vuestra figura,
muere cõ justa rezon.

Pues el q̃ nũqua os vió,
solo de miraros muere,
que hará el q̃ os viere?

16

Outra

Sacarã-me los pezares
los ojos por el coraçon
q̃ no puedo llorar, non.

El principio de my mal
lhorava mi perdimento,
mas aora estoy tal
q̃ de muerto no lo siento.

Veam todos mi tromiento
q̃ padeçe el coraçon,
no podiendo lhorar, non.

17

Outra

Partir-me nã me atrevo
q̃ me lembrã magoas,
se me levã agoas,
nos olhos as levo.

Se vou ao Tejo
pera me partyr,
nã me poso yr
sem ver meu desejo.

E quando o vejo,
partyr nã me atrevo,
se me levão agoas,
nos olhos as levo.

18

Outra

Foy-se gastando a esperança,
foy emtemdemdo enganos;
do mal ficaram os danos,
do bem soo a lembrança.

Ysto me fica da vida perdida
servindo a quem,
em lugar de me dar bem,
me dá morte conhesida.

Alcé los ojos mirando
y tam grãde espacio vejo
de mi buen desejo,
q̃ los abaxo lhorando.

19

Outra

Vencedores son tus ojos,
mis amores, tus ojos sã
vencedores.

Yo me alho mas contente
q̃ todos los amadores,
tus ojos son vencedores.

Fue de tal contentamiento
mi querer de tu beldad,
yo me alho mas contento
q̃ todos los amadores
tus ojos son vençedores.

20

Outra

Para que llevais pacion
al coraçon lastimado?
bastele ya su cuidado,
bastele su pena,
q̃ por vervos se le dió;
teneis-le puesto en cadena
al q̃ sin fuersa se dió.

21

Outra

—'Pastorzito, queres-me bien?'

—'Zagala, sabe-lo dios'

—'Hora di-me como a quien'

—'Ay señora, como a vos.
Já não poso ser contente,
tenho a esperança perdida,
amdo perdido ãtre a gente,
nem mouro nem tenho vida;
nem descanso nem repouzo,
meu mal cada ves sobeja,
ho q̃ a minha alma deseja,
não poso dizer nẽ ouzo.
Asi vivo descontente,
asas dôr entrestiçıda,
amdo perdido ãtre a gente,
nẽ mouro nẽ tenho vida'.

—'Yo contenta estivera.'

—'Yo no, señora, por dios.'

—'Hora di-me como a quẽ?'

—'Ay señora como a vos.'

22

Outra

Hũ dolor tiengo en el alma,
no saldrá hasta qu'ella salga.

Hũ dolor tiengo en la vida
q̃ no puede feneçer,
porq̃ me party sin ver
a quien caussa mi partida,
y pues está despedida
de ver cosa q̃ lha valga
no saldrá hasta qu'ella salga.

23

Outra

A tyerras agenas,
quien me traxa a ellas?

Yo vivo moriendo
por ver-me estrangero
y en ver q̃ no muero,
mas muero viviendo,
No alcanso ni entendo.

A terras agenas,
quien me traxa a ellas?

24

Volta de 'alçe los ojos'

Vy q̃ não podia ser
lo qu'el grande amor mereçe,
que dõ ventura falece,
poco vale el mereçer.

Em my desdicha pensando
y en lo mucho q̃ desejo,
se algũ remedio vejo,
es solo morir lhorando.

25

Cantiga

—'Dy, zagala, que harás,
quando veres q̃ soy partido?'

—'Carrilho, querer-te mas
que a mi vida te querido.'

—'Despues q̃ d'aqui partiere,
q̃ harás, zagala, dy?'

—'Estaré fuera de my
el tiempo que no te viere.'

—'Pues di-me, em q̃ pasarás
tiempo tam aborresido?'

—'Em pensar se duidarás
a my que nunca te olvido.'

26

Outra

Cuydados deyxay-me agora,
nã queirais cuidar em quẽ
cuidados de vos não tem.

Desq̃ ouve de my vitoria,
Desq̃ vençeo meu sintido.
logo perdy a memoria
de me ver triste perdido.

Pois me já tem esquesido,
nã queirais cuidar em quẽ
cuidado de vos não tem.

27

Outra

Dy, mi ventura, quexozo
de quẽ me agora contento,
de my remedio dudozo,
mas no de my perdimento.

Esta duda es muy serta,
porq̃ es mi ventura tal
q̃ adonde vive mi mal,
está la esperança muerta.

Conquanto vivo quexozo
no tanto como contento,
porque remedio dudozo
busqua el mi perdimento.

28

Outra

Deyxar quero lembrãças,
pois naçerão pera mim,
pois ventura quis asy.

Os tempos mudão ventura,
mas como será pera mim
pois amor quis asi?

29

Outra

Este coraçon mio,
abierto por el medio,
dad-le, señora, remedio.

30

Outra

Sam sinais de comfiança
q̃ matão alma e vida,
fazem ser desconhesida
q̃ me trás n'esta balança;
sam sinaes de mais bonança
q̃ vida tras esquesida;
bem nos sei,
não sei se os diga.

Sam postos no coração,
vĩdos de quẽ mal me trata,
sã de quẽ m'a vida mata
cõ seus olhos, sua mão.
sam sinais d'uma afeição
que matão alma e vida;
bem nos sey,
não sei se os diga.

Fazem mal a quem faz bem,
fazem bem a quem faz mal,
são sinais e nã sinal,
domde toda a pena vem
tem sinal n'alma e na vida.
Os sinaes da minha vida
bem nos sey
não sey se os diga.

31

Outra

Dy, mi bien, porq̃ te vas
y me lexas
tam lheno de quexas?

Mortales son pera mi
estas quexas de perdier-te,
y por no merecer-te
quieres tu q̃ sea asy.

Porq̃ te vas, me lo dy,
y sin consuelo me dexas
tan lhena de quexas?

32

Outra

Non son d'oro mis cabellos,
mas el oro fino es d'ellos;
mis cabellos matadores
mil hombres traem catyvos,
otros mil traem vençidos,
y todos tienen dolores.
My figil, ya de tu medio
no curo,
qu'el morir es el remedio
mas seguro.

Tus concejos son de sano,
mis obras son de perdido,
ya no está en mi mano
el querer ny el olvido;
ni me busquen otro medio,
q̃ yo te juro
qu'el morir es el remedio
mas seguro.

Todos tus medios pasé
por valer-me em lo q̃ siento,
si los leva el pensamiento
no los consiente mi fé,
q̃ haze mi mal sin medio,
y te juro
qu'el morir es el remedio
mas seguro.

El remedio que me dieste
de olvidar y aborreçer
ha-me dobrado el querer,
y estoy mas dobrado triste
mui mal me va cõ tu medio,
yo te juro
qu'el morir es el remedio
mas seguro.

33

Outra

Señora quero-me mal
só polo querer a quẽ
vos nunqua quisestes bem.

Nego minha natureza,
por cõfesar q̃ sã voso;
se servir-vos mais poso,
tratrarm'ey cõ mais crueza.

Comverso cõ a tristeza,
porq̃ me aparto de quẽ
vos nũqua quizestes bem.

34

Cantiga

Si solo de oyr tu gala
mi coraçon por ti muere,
q̃ hará, dime zagala,
se algũ tempo te viere?

En ausẽsia estoy templando,
solo de pensar en ty
vivo senty me sem my
mi triste vida pasando.

35

Cantiga

—'Carrilho queres bien
'A Joana?'—
—'Como la mi vida
como la mi alma.
Es tanto ho q̃ le quiero
q̃ no lo sabré dizir,
se yo q̃ por ella muero
quero-lhe como el vevir.'—

36

Cantiga

Perdi a esperança,
ficou-me o areçeo
do mal q̃ me veo.

Já me vi en dias
q̃ descomfiado
não dêra hũ cuidado,
mas minhas porfias
j'agora areçeo
pelo mal q̃ me veo.

37

Outra

Almeida vos chamais, señora,
Ynes có muyta rezão,
pois tendes todos os homẽs
metidos n'uma prizão.

38

Soneto

Ho suenho dulçe trega al pensamento
que a tu querer reposas los mortales;
aum que alhe falsos tus senales
en mi fue verdadero el fingimento.

Veniste a consolarme en el tromento,
alliviaste gram parte de mis males
en tiempo que los danos eram tales
q̃ me dava el reposo algũ aliento.

Deseando mas la gloria de lo çierto
dexaste satisfecho mi deseo
por hũ pequenho espaçio y por açierto.

O vano desconçierto en q̃ me veio!
si lo fingido me agrada y lo inçierto,
que haria aquel bien que no poseo?

39

Soneto

Em vão, señora minha, trabalhais
cõ mal tegora desacustumado
mudar quẽ tem firme e asentado
morrer por vos, aynda q̃ nã queirais.

Que muytas mais semrezois me fasais,
fazei que, pois cheguei a tal estado,
quanto mais triste, mais desenganado,
quanto me tratais peior, vos amo mais.

Alma que vos soube entender tã bem,
nhũa outra cousa boa lhe pareçe,
sem vos nã vê aynda pera que seja.

Tudo al a enoja e entristeçe
tudo lhe faz mal aynda que seja bem,
a vos señora soo quer, soo a vos deseja.

40

Cantiga

Hũ dolor tengo en el alma
no saldrá sin qu'ella salga.

Que me queda por hazer
que no tengo esprementado
lo que es, lo que ha de ser
señora y lo pasado;
mas dor por vos causado
envegeçido en el alma
no saldrá aum qu'ella salga.

41

Outra

Señora, si bien mirardes,
em mi logo jusgareis
lo que os quiero y me quereis
ser diferente.
Y como toda la gente
s'espanta poder vivir,
mas enganhã-çe, que es morir
mi vida.
Si d'ella fueses servida,
dichosa seria mi suerte
y no ternia por tam fuerte
mi mal,
aum que no tiene ygual
ny o alho que os quiero,
y lo peor es que muero
y calho.
Ni a mi congoxa alho
remedio mas que sofrila,
porq̃ se quiero dezirla,
soy perdido.
Mas d'ello arepentido
ni lo soy ni quiero ser;
pues q̃ te supo querer
soy contento,
del gran dolor y tromento
qui es sufrer mi coraçon,
aum q̃ otro galardão
no esperee.
Quanta hermosura tiene
robada mi esperança
y fortuna la bonança
a mi deseo
de que yo muerto me veo,
i no a mi pensamiento,
porq̃ tu meriçimento
lhe da ser;
no pera te mereçer,
sino pera te mas amar;

no pera te esperar
mas qu'el fim
triste que verá de mim
mis ojos enamorados,
de ty tá despreçiados
como son;
y pues no basta rezon,
baste que muero por ty
sin te acordares de mim
suela una ora
ouvi menos mi señora,
lo que os quiero dezir:
Aum que ha mucho que calho,
tengo de ablar si pudiere,
porque d'ello que dixere
se entienda,
lo que no dize la lengua,
sabe lo el pensamiento
como aquel q̃ del tromiento
es testiguo:
ansi, señora, que digo
q̃ ningum lugar yo veo
onde fuia al deseo
y enojos
que me causá vuestros ojos,
porque dõ quiera que vengão
siempre delante los tengo,
y no es de aora
el amaros, mi señora,
y tanto, señora mia,
antes de mim fantesia
vuestra beldad
desde la mia terna edad
em mi alma se emprimio,
y con el tiempo cresçio
el amor;
pudiera sanar mi dolor
entonçes, mas no lo vi,
aora lo entendi,
y es por demas;
querer me volver atras
aum que pueda no quiero,
porque del mal com que muero
soy contento,

vuestro grã mereçimento
yo ufano mis males
tanto que a mis igales
tengo en poco;
y me pareçe que es loco,
el que por vos no lo es,
sed vos aora joes
si me deveis
a lo menos que penseis
que yamas penso en al,
y que de todo mi mal
sois la causa,
y que el fueguo que me abrasa
primero me ha d'acabar
que yo oçe a conmensar
de-os dizir;
que no tengo del vivir,
senhora, sino que ablo,
y que con todo quanto ago
y arrée
es por ver si poderé
merecer pues me matais
que vuestros ojos volvais
a mi,
acordando os que perdi
por ellos el alegria,
donde aquel primer dia
en el qual
vuestro amor tan desigual
en mi alma se entró
y d'ela se apoderó
de tal modo
que d'aqueste mundo todo
no quiero sino miraros,
todo mi bien es amaros
deseando
estoy, no esperando
de ver fim al desear;
me veo de esperar
sin poder
hazer-vos triste saber
q̃ no deseo la vida,
si della no sois servida,
pues que vivo

em me acordar q̃ os sirvo,
y ya vos misma convience
al que tal amor vos tiene
dar remedyo.

42

Vilancicos

Muera el q̃ os vió,
porq̃ os vió,
Vy el q̃ nunqua, porque no.

El que vio vuestra figura,
muera penado de amor,
y el que no, de hũ grã dolor
de no ver tal hermosura;
muera el que tuve ventura
de miraros, porque os vió,
y el que numqua, porque no.

El que os vio como amador
y el que no, de hũ mal cruel;
el uno muera de amor
y el otro de emvida tal
que a los dos por un nivel
los condeno a muerte yo:
al que os vió, porq̃ os miró,
y al que nunqua, porque no.

Medusa con su figura
mirando podia offender,
pero vuestra hermosura
tiene doblado poder;
que aquel que os pudiere ver,
a de morir porque os vió,
y el que nunqua, porque no.

43

Otro

Ay madre al amor
quiero-le, amo-le
y tengo-le por señor.

Dizen que es cruel;
por mas que lo sea,
nũqua yo me veia
un ora sin el;
pues siendo tan fiel
le hazen traidor;
quiero-le, amo-le
y tengo-le por señor.

Dizen que es ciego;
es muí gran mentira,
pues tan serto teria,
mil vezes lo niego;
de desazo ciego,
eso es lo mejor;
quiero-le, amo-le
y tengo-le por señor.

Dizen que es mudable,
algun envidiozo,
dizen que es custozo,
algun miserable;
y aunque mas se able
en el, es muy peior;
quiero-le, amo-le
y tengo-le por señor.

Que peligros tiene!
dirá algun covarde,
mejor dios me guarde
que del nunqua viene
y aum q̃ le conviene
el mundo al amor;
quiero-le, amo-le
y tengo-le por señor.

Ninho dizen que es
a mas de la gente,
y es muy al revez;
que se vejo y prudente
sabio y eloquente
y de gran primor:
quiero-le, amo-le
y tengo-le por señor.

44

Vilancicos

—'Desposó-se tu amiga,
João pastor!'
—'Ay que si, por mi dolor.'

—'Dime, si pierdes amigua
que sintirás en perdella?'
—'Sintiré tan gran fatiga,
qual es el goso de vella.'

—'Mucho deves de querella,
João pastor.'
—'Ay que si, por mi dolor.'

—'Dyme, si tanto le quieres,
como tan priesto te olvida?'

—'Porque amor de mugeres
es candela derritida.'
—'Y amor derrite la vida,
João pastor.'
—'Ay que si, por mi dolor.

—'Dyme, triste, que a de çer
de ty, pues te en tanto olvido?'
—'Vivir como suele hazer
la tortula sin marido.'

—'Enojado as Cupido,
João pastor.'
—'No sé en que pôr mi dolor.'

—'Dime, João, se se caza,
irás a verla zagal?
—'Si, pera ver como pasa
la sentençia de mi mal.'
—'El amor dá pago tal,
João pastor.'
—'Ya lo ves en my dolor.

—'Quando otrogare aquel «sy»,
que sintirás, digo yo?'

—'Sintiré lo que sinty,
quando a mi m'otrogó el «no.»

—'O que mal pago te dió,
João pastor!'
—'Malo fue por mi dolor.'

—'Quando vaian a oferecer,
dime que le ofereçerás?
—'La fé que tuve en querer,
pues que no me queda mas.'
—'Grande ofrenda le darás,
João pastor!'
—'Grande de parte de amor.'

—'Pues, dime, que comerás,
quando de la boda vengan?'
—'Sospiros que me mantegan
y de comer ya de oy mas.'

—'Pocos prazeres tenderás,
João pastor.'
—'Bien pocos por mi dolor.'

—'Quando al talamo subiere,
dime, saldrás a baylar?'

—'No bailar, mas a cantar
como el çisne quando muere.'
—'Mas la quieres que te quiere,
João pastor.'
—'Mucho mas por mi dolor.'

45

Otro

Tem por fee, linda zagala,
que aun que estoy lexos de ty,
que tu no lo estás de mim.

Pagame lo que te quiero,
zagala, no con querer-me
sino con solo creer-me;
que esotro yamas espero,
y tiene por verdadero
que aunque estoy lexos de ty
que tu no lo estás de mim.

En la parte que s'ençierra
amor sierto, firme y puro,
ni mira en leguas ni tierra
ni tiempo claro ni escuro,
ter por fé lo que te juro
que aunque estoy lexos de ty,
que tu no lo estás de mi.

46

Otro

Alguno pienſa que tiene amada
y no tiene nada.

O quantos enamorados
viven en esto enganhados
en pensar que son amados
de su amada,
y no tienen nada!

Esa que quereis querer
os pergunto se es muger?
se es muger, a se troçer
es olvidada,
y no teneis nada.

La muger por muchos muere,
buenos, malos, quantos viere,
no ay nadie de quien no quiere
ser festejada,
y no teneis nada.

Es condiçon d'esta gente
segundo las e notado
querer mas cuerpo prezente
que no serviçio pasado;
luego se les ha olvidado
toda obra qu'es pasada,
ansy que no teneis nada.

Nadie fie en gintileza
ni en graçias con estas duenhas,
pues dadivas quebrãtan penhas
y a hermosas la riqueza;
tener con ellas firmeza
es cosa muy mal pensada,
pues no lo tienen en nada.

47

Otro

De ver-me perdido ansi
sin esperança y con fé,
muero de amores de mi,
porque tan bien me emplee.

Tal amador no se vió,
tan perdido no se alcança,
ni con menos esperãça
ni con maior fee que yo;
que sy la vida perdi,
quedoo tan viva la fee,
que en sola esta fé vivy,
porque tan bien me emplee.

Que si este bien no oviera,
donde tanto mal avia,
aunque la fee se sufria
la vida no la sofriera;
mas fue tal el bien que vi,
quando tanto mal cobré,
que se el mal me acaba a mim,
yo vivo porque os miré.

48

Otro

Coraçon, pues que queziste
querer a quien no te quiere,
calha, sofre, pena e muere.

Y pues que queziste querer
a quien no quiere ver-te,
lo que mas ha de valer-te
esto te tem sin plazer,
y para mas mereçer,
sy querer no te quizere,
calha, sufre, pena y muere.

Y pues quesiste tan deveras
al que te dá a entender
que ni te quiere querer
ni quiere que tu la quieras,
sabe, se quiere que mueras,
y sabido que lo quiere,
calha, sufre, pena y muere.

49

Otro

Enviára-me mi madre
por agua a la fonte fria,
vengo del amor herida.

Fuy por agoa a tal çezon
que corrio mi triste hado,
traygo el cantaro quebrado
y partido el coraçon,
de dolor y gran pacion
vengo toda espavorida,
y vengo del amor herida.

Dexo el cantaro quebrado,
vengo sin agoa corrida,
mi libertad es perdida,
y el coraçon cativado;
ay que caro me ha custado
delagoa de la fonte fria,
pues de amores vengo erida.

50

Otro

Menina de los ojos verdes,
mui mas fresca que las frores,
se as de tomar amores,
pierdeste bien se te perderes.

Si los tienes de tener,
pues no se póde escuzar,
procura de te emplear
dõ te sepam como ser,
y al fin se te as de perder,
yo te ruego que te acuerdes
perdieste bien se te pierdes.

Aum que a mim me ha pareçido
que es vocablo mal usado
poder-se lhamar perdido
el que está bien empleado,
toma fiel enamorado
menina de los ojos verdes,
gañarás mas que no pierdes.

51

Otro

Zagala que libre estás
de sentir la pena mia,
querra dios que en algũ dia
doblada la sintrás.

Plazera a dios que en algũ dia
sabrás que cosa es querer,
dõ perderás l'alegria
y nunca tendrás plazer
y te vendrás a doler
d'este que burlando estás;
y quiera dios que en algũ dia
quierras bien y amansarás.

52

Otro

Coracion paga teneis,
Si pena y dolor pasais,
porque numqua os atrevais
amar dõ no mereçeis.

Si pasais pena y tromenta
y traes vida penada,
no pongais el pensamento
en cosa qu'es escuzada.
acorda-os que no sois nada
pera el bien que pretendeis
amar dõ no mereceis.

53

Otro

Solo dios, señora, y vos
sabeis de que estou dolente
y yo, que soy el pasiente.

Dios, porque póde sabello
lo provenir y prezente,
vos, por ser la causa dello,
yo, porque soy el paciente;
no-lo a de saber mas gente
si no dios, señora, y vos
y yo, que soy el paciente.

54

Otro

La que tiene un servidor
y con el no se contenta,
si a mas d'uno tiene amor,
ansi lo tendrá a sincuenta.

Uno basta, y a de ser,
por amar y pera amores,
salvo si quiere tener
botica de servidores;
si a dos ama, es gran error,
que, si uno no la contenta
y a mas d'uno tiene amor,
ansi lo tendrá a sincoenta.

La que quiere ser querida
y quisiere saber ser,
basta pera ter servidor
un servidor conquerer,
mas si tiene por mejor
q̃ mas d'uno mas cõtenta,
la que a dos tuviere amor,
ansi lo tendrá a sincoenta.

Si a robar está ynclinada
sirvicios que no son buenos,
no será tenida en nada
y el servidor en mui menos,
si dos pensa qu'es primor,
y al que tiene mas afrienta,
si a mas d'uno tiene amor,
ansi lo tendrá a sincoenta.

Deve mucho de mirar
la que toma un servidor,
se a roim o de valor,
procurar le deve guardar;
si le toma por burlar
y pensa que no es afrenta,
la que a dos tuviere amor,
lo mesmo querrá a sincoenta.

55

Otro

—'Carrilho, porque te vas
de las tierras donde eres?'—

—'Zagala, tu bien podrás
azer-me quedar, si quieres.'—

—'Porque te vas, di pastor?'—

—,Voy-me sin aver porque,
ya te dexo aqua mi fé,
qu'es lo que devo al amor.'—

—'Escucha, no me dirás
porque te vas de donde eres?'—

—'Zagala, porque d'oymas
no me enganharan mugeres.'—

—'Tienes te por enganhado,
dy por tu vida, zagal?'—

—'Si, pero no de mi mal,
porque estoy bien empleado.'

—'Si bien empleado estás
quien ganho es el que refieres?'—

—'Ver qu'el galardon que dás,
mostra quan poco me quieres.'

—'No te vaias, donde mueras,
escusa pastor tu yda.'

—'Escusal-a era mi vida,
mas no lo dizes de veras.'

—'Que desconfiado estás!
no te vaias, se quizeres.'

—'Zagala, no puedo mas
a morir pues tu lo quieres.'

56

Omilia feita a Madalena, tirada de origine de Jorge da Silva

A Madalena ho seu esposo buscava
já que vivo ho não esperava d'achar,
asi com ele morto se contentava.

Aynda que se não fartava de chorar,
dezejava de o ver na terra dura
pera cõ suas lagrimas o abrandar.

Já sabia o bem quam pouco dura,
e que ho tempo desfas toda lembrãça,
não ousava de se yr da sepultura.

Aly chorava sua pouca comfiança,
chorava lembranças da sua dôr,
chorava sua perdida esperança.

Avia medo que se esfriase o amor,
e que fose de hum tempo em outro tempo
perdendo a saudade do redemtor.

Dezejava que tivese o moimento,
a sua vida, todo seu ser,
pois tivera todo seu contentamento.

Desejava em estremo de morrer
cuidando se asy morta veria
quem viva não esperava mais de ver.

Sabia bem que já não perderia
cousa que a seu mestre fose ygual,
e que a dôr chegára onde chegar podia.

Desterro, martirio e tudo em ella
estimava por muy ditoza sorte,
nẽ podia nĩgẽ fazer-lhe mór mal.

Ó forsa de amor, quanto es forte,
que a hũa molher fraca e delicada
fazes que despreze a dura morte!

Estando de todo desesperada,
e a sua alma de tamanha tristeza
toda chea, dormente e ocupada,

Virou pera o sepulcro a cabesa
não ymaginãdo o que podia ser,
e vio dous amjos de estranha beleza,

Que lhe diçerão: «Porque choras, molher,
que mal he este que asy te fizerão?
dize-nos, se póde algũ remedio ter.»

Respondeo Maria: «O señor me levarão,
não sey quem ho tem nẽ quẽ o levou,
e o peior he que a vida me deixarão.»

A vista dos amjos não abrandou
a sua tristeza, amtes parecia,
se isto póde sèr, que lh'acrescentou.

Mas o señor a quem não esquesia
tantas lagrimas por elle choradas
veio consolar a quem tanto se doia.

Aquele socorro de desconsoladas,
aquela fonte viva de piadade,
aquele amparo das desemparadas,

Vendo que seria já crueldade
deixar asi quebrar hũ coração
acudiu a hũ amor tã de verdade.

Apareceo-lhe em forma de ortelão
e dise-lhe: «Molher porque choras agora?
que buscas cõ tanta dôr e tanta paixão?»

Como, señor, preguntas, porque chora agora
quem a pouco que te viu crucificado,
tu, em quẽ a sua alma triste mora?

A ty so busca cõ tanto cuidado,
por ty so chora, e tu soo o causaste,
este seu misterio e triste estado.

Respondeo Maria: «Se tu o tomaste,
não me neges a quẽ tanto queria,
dize-me, señor, onde o levaste,

Porque aos ombros serto levaria
a quẽ minha alma tanto deseja,
por ñhũa cousa o trocaria.»

Dino he que esta molher sempre veja
o seu amor posto em eterna fama
e selebrada polo mundo seja.

Hũ corpo morto que em sonhos na cama
espanta, a ela nã pôde espantar,
ho que tudo he facil a quẽ muito ama.

Não quis o redemtor mais dilatar
remedio a quẽ tanto ho merecia,
nẽ pôde sofrer vel-a mais chorar

Cõ alegre rosto lhe dise: «Maria!»
cõ aquela costumada mancidão,
cõ aquela doce vos como soia.

Ho bom Jesu, quã çerto galardão
tem quem te serve e ama de puro amor,
quam longe de por ty ser nada em vão!

Ouvindo Maria a vos do seu señor,
vendo a quem tanto desejava ver
vio tambem o fim a sua grande dôr.

A sua alma resurgio cõ novo ser,
cõ novo e cõ glorioso pensamento,
cõ novo e cõ desacostumado prazer.

Ja nã avia lembrança de tromento,
nẽ chegou numqua a sua tristeza
onde chegou o seu contentamento.

Pasou o termo de toda a natureza.
Todas as cousas tem seu proprio tempo,
seu principio, seu fim e seu lugar.

Tempo a de rir e tempo de chorar,
tempo de descanço e outro de tromento;
abasta quanto me levou o vento,

Basta saber que o provir a de pasar,
como ho prezente nẽ me a de ficar
do prazer mais que o arependimẽto.

Leve o mundo ho que tem levado,
j'agora d'ele não quero bem nẽ mal,
nẽ desejo mais que verme desatado.

O mizero o que em cousa mortal
poẽ sua esperança, quam enganado
quam perdido se a de ver este tal!

57

Epigramma feito á señora dona Joanna em dia de Sã João

En una huerta deleitosa andava
una donzella con sus ninfas folgando
pelas frescas riberas alegrando;
con su vista que ponia olhava

Aonde Filomena cantar no cesava
entre los ramos de flores teçidos,
los quales con amorosos sonidos
una cristalina fuente regava.

Aqui reposarão los nobles sintidos
d'aquesta dama, en si tan preçiada,
que de muchos sñores era demãdada

Sin que d'ella nunqua foçẽ queridos.
Dios la leve a parte dõde sea empleada,
segun sus mericimentos nunqua oidos.

58

Cantar

Ahum que me veais en tierra agena,
alla en el çielo tengo una prenda
no la olvidaré hasta que muera.

Estrangero soy, no lo quiero negar,
mas de mis amores haré un mar
por ellos a mi tierra yré aportar.

N'esta Babilonia estoy desterrado
y sobre las sus riberas asentado
lloro mi mal prezente y el bien pasado.

Lagrimas tristes de mi coraçon
hazen de mis ojos fuentes perenales
acordandoçe mi alma de ty, Sion.

Como cantaré cantigas del señor
en tierra agena llena de dolor,
si alla en el çielo tengo mi amor?

Sy de ty, mi bien alla ensarrado
en tu claridad tuviere olvidado,
de ty, mi amor, sea olvidado.

Dichosa el alma que por ty suspira,
y de tu hermosura se admira
y a tus dulces amores siempre aspira.

O quien me dará penas de palomba,
volará mi alma al çielo cristalino
y en tu sagrado pecho ará su nido.

O que tengo alla en el çielo
n'esta tierra ninguna cosa quiero,
mi parte es tu, dios, yn eterno.

Espero de ver los bienes del señor
alla en mi tierra, tierra de los vivos,
que n'esta tierra todos son cativos.

Los tus hermosos thabernaculos
quan amables son! ay que los no veo!
desfaleçe my alma n'este deseo.

Mi espiritu y la carne mia,
deseo, amor y fantesia
se delectan en dios mi alegria.

O quam dichosos son los que moram
en tu casa celeste y te adoram
en siglos de los siglos te alavam.

Sy los çielos cuentam la gloria del señor
como callará mi alma tu loor
siendo toda abrasada en tu amor!

59

Cantar

Muestra-me quien mi alma tanto queria
alla dõ reposa al medyo dia
en su eterna gloria e alegria.

Porque no amde como una fiera
perdido tras los ganados d'esta sierra,
olvidado de los bienes de mi tierra.

Un manojo de mirra es mi amado
entre mis pechos lo terno abrasado,
yamas de mi alma será abastado.

Oh frol del campo, dulçe y hermosa,
asuçena de los vales olorosa
de baxo tu sombra mi alma reposa.

Aved compaçion de mis dolores
cubri-me de rozas, çerca-me de flores,
desfaleçe my alma por tus amores.

Entre lirios paçe el mi amigo caro,
hasta que venga aquel dia claro
y pasen las sombras d'este tiempo amargo.

Sali, saly, las yjas de Sion,
vereis coronado el-Rey Salomon
nel dia del prazer de su coraçon.

Ahum que mi cuerpo pesado duerma,
mi coraçon a ty, my dios, vela
y tu dulçe vos en mi alma suena.

Escogido entre mil es mi amado,
hermoso, branco y colorado
y de toda mi alma deseado.

60

Cantar

Quien dará a los mis ojos
lagrimas pera llorar,
quien palabras podrá allar
yguales a mis enojos!
Que si tu mi mal supieses,
por mas cruel q̃ fueses,
a doel-o te moveria,
señora, la pacion mia.

Mas el alma de ocupada
en su triste pensamiento,
sufriendo tanto tromento
con su danho está callada.
Este dolor y pezar
priesto se a de acabar,
o se acabará la vida,
a tanto mal por ti venida.

En lo que escrivo verás,
quan amada siempre as sido,
mas un hombre tan perdido
quanto haze, es por demas.
O seas menos hermosa,
o seas mas piadosa,
que no es ygual
por el bien hazeres mal.

Que gañas en que yo muera
solo porq̃ fui querer-te?
pensas despues de my muerte
allar quien tanto te quiera?
pues sabe çierto, señora,
que no se vió hasta aora
tan verdadero amor
y por el tanto dolor.

61

Cantar

Ovi-me, minha señora,
lo que yo quero dizir-vos,
que no osarey amintir-os
solo un punto.

Por vos muero vivo junto
y en ver-os arço en fuego
y voylo hasta el cielo
y quedo en tierra.

En mi suelo seençierra
el maior mal del amor,
que en mi tiene el dolor
su apousento.

Qualquer pena y tormento
que al mio for comparado,
què será un fuego pintado
del infierno.

De mis males yo me governo
y mis penas san sen cuento,
bendito el sofrimento
que en mi cabe.

Ninguno no se alabe,
qu'el amor manda y ordena,
que yo tenga por muy buena
la triste vida.

Nan sey que yo me diga
que con tanta la senrazon
quer tanta la mi paçion
que muero d'ella.

Dar quero oy querella
del tiempo que vos servi,
pues nunqua vos conoçi
hasta aora.

Ovi-me, linda señora,
lo que mi fé apergona,
de mi mesma persona
san ynimigo.

De quien fuio y sigo
y amala querrei
y busco a quem poderey
dar contento.

Se iso ago a el vento,
nã a en mi confiança,
perdida la esperança
del amor ciego.

En mi allarán fuego
con raios de feiçon,
que dentro en mi coraçon
tengo una fraga.

En mi allarán agoa
los que quiseren beber,
y de mis ojos correr
verán dos rios.

Quien quiser ventos frios,
que unos a otros alcançan
mi coraçon selos lançan
con suspiros.

Bien poderan dizir-vos
que san tierra de angustia,
onde a ierva se murcha
sin proveito.

A meu mal tengo desperto
qu'el amor me-lo a causado,
pues me mandam ser apertado
de mi amiga.

Uns dizem que yo la leve,
otros dizen que la siga,
todos dizen que me aquexe
de my amiga.

62

Cantar

Afuera conçejos vanos
que despertais mi dolor,
no me tuequen vuestras manos,
que los conçejos de amor
los que matam son los sanos.

Y por ser yo cujo soy
sirvo a mis proprios danhos,
y pues a dõ estais no voy,
no vengais adonde estoy,
que tereis alla desenguanhos.

Sin tiempo fuistes venidos,
dezenganhos enganhados,
tendréos por despedidos,
que pues no fuistes llamados,
no deveis ser escogidos.

Sy venis a dar plazer
de vos y de mi despido,
si a matar ya estoy remdido
si venis a socorrer,
no quiero ser socorrido.

En la prizon consolais
los que huistes al vençer,
pues a tal tiempo saltais
quando no sois minister,
desenganhos no vengais.

Y porque os conoscais
sabed que sois y sereis
ynemigos que matais,
amigos que socorreis
a tiempo que no prestais.

63

Soneto

Quando da bela vista e doce rizo
tomando estam meus olhos mantimento,
tam emlevado sinto ho pensamento
que me faz ver na terra o paraizo.

Tanto da vida humana estou devizo,
que tudo al me pareçe que he vento
e em cazo tal segundo sento
asas de pouco faz quẽ perde o sizo.

Quis deos da gente ser glorificado
mostrando em vos o que n'ele mora,
pera serdes exemplo antre as belas.

Em vos seu grã poder nos he mostrado,
em vos se vê que quẽ vos fez, señora,
pouco lhe foy fazer sol, lua, estrellas.

64

Soneto

Já inclinava o sol deixando a terra
a noyte vagarosa se chegava,
a gente do trabalho descançava,
amor em tanta paz soava guerra.

No mar, no povoado, em toda a serra
de desamor e odio se tractava,
Somente em tanto mal rezão bradava,
quem vio ter mais descáso, quẽ mais guerra.

Fortuna yngrata, cruel, avara imiga,
quẽ vê tanta desordem em tua figura,
que confiança terá no duro fado?

Tamanha desaventura nã se diga,
basta saberçe, já que não a ventura
que muyto permanesa nũ só estado.

65

Á esta cantigua velha

Pera tudo ouve remedio,
pera mim so o não hay,
inda mal que o sube asy.

Mereçia-vos eu cura
e não ser meu amar em vão,
mas onde nã ha ventura
pouco aproveyta rezão;
a todos dais galardão,
a my não, que o mereçy;
porque vay ho mũdo asy?

Via-me desemganado
e ainda asy esperava,
cuidey que mais se estimava
amor desacustumado,
sempre serey magoado,
que vejo negar a my
o que tanto vos mereçy.

Terá remedio ho mal
que não tem feito asento,
mas o meu seu aposento
he na parte principal,
ñhũa cura me val;
desconfio já de my,
e o que quero não no hay.

Esperança d'ũ so dia
Logrará meu pensamento,
se soubesse quẽ acudia
amor a meriçimento,
mas o meu dá me tromento
em paga do que mereçy
nã ho mereçendo asy.

Não hay cousa naçida
que nã dê remedio o tempo,
soo eu não tenho momento
de repouso nem de vida,
natureza de tal medida
me formou, que pera my
nhũ remedio hay.

66

Soneto

D'amor escrevo, d'amor trato e vivo,
d'amor me naçe amar sem ser amado,
d'amor padeço lembrãça d'ũ cuidado,
de quẽ o mesmo amor me faz cativo.

D'amor perfeito, justo, brando, altivo,
d'amor leal, d'amor dezenganado,
d'amor que póde tanto em todo estado
me vem padeçer en hũ amor esquivo.

Dezamor he quẽ faz tanta mudança,
que amor sempre custuma ser cõstante
nas partes que pertende a fé que trata.

Aqui nada aproveyta que esperança
se em parte dá prazer ao triste amante,
nas mais lhe dá pesar e ao longe o mata.

67

Trovas feitas a hũa señora,
porque tomou hũas arrecadas de latã, dadas por hũ frade

Ypocritas devem ser,
señora, tais arrecadas,
pois que forã defumadas
por ouro vos pareçer.

Dizem qua, que volas deu
hũ frade muy avizado,
e d'aqui o julgo eu
por homẽ de bom recado.

Já que foy tam temperado,
que nã quis mais despender,
perdey vos d'ele o cuidado,
pois de si o sabe ter.

68

Mote mayor

Sin vos y sin dios e mi
ya soy quien livre me vy,
yo quien no puede olvidaros
ya soy el que por amaros
estoy desque os conocy
syn dios y sin vos e mi.

69

Mote

Ya no puedo no querer-vos,
dama de gran hermosura,
es cosa sabida em ver-vos
que está mi fé tan segura
que aum que no quiera ventura,
ya no podré no querer-vos.

Mi enemiga es la memoria,
pues que ya perdi la vida,
cõ morir devo alegrar-me,
que sy quiero consolar-me,
mi enemiga es la memoria.

Siempre soy quien ser solia,
soy de quien fui e seré,
que aum que es muestra d'alegria
pues que está viva la fee,
siempre soy quien ser solya.

Dios lo sabe, yo lo sento,
si dexa amor comigo
vuestro desconosimento,
aum que callo e no lo digo,
dios lo sabe, yo lo sento.

La ventura es el jues
lo comieço una vez,
mire quien descreto fuere,
que de la fin qual viniere
la ventura es el jues·

Ni me mudo ni sociego,
en las ondas que naviego
nunqua vivo sin tormienta,
mas en la major afruenta
ni me mudo ni soçiego.

70

Guaya

Solia a çer bien querido,
qu'aora no,
que no soy yo,
que no, no,
soy sombra del que morió,
soy anima que anda em pena,
fuera de sepultura,
soy una voz que suena
en la noche mas escura,
aquel que uvo ventura,

otro que en dicha se vió,
que no soy yo,
que no, no,
soy sombra del que morió.

71

Mote do capitão Bernaldim Ribeiro, feito ao propoçito do mesmo, e pede ajuda aos señores da sua cõpanhia

Estar ym rrisquo a fee,
padecer a esperança,
a causa he a tardança.

Gaspar Gil Severim.

Não lhe vem de pouca fee
descomfiar do amor,
porque donde ele he maior,
maior reçeo se vê;
crêde logo que não he
maior a desconfiança
q̃ a fee e esperança.

Fernão Brandão.

O tardar me dá tormento,
señora, porque padeço
este mal que não mereço,
que me dá contentamento;
sente a fee o mal que sento,
e porẽ a esperança
não n'a perco na tardança.

Fee, esperança, amor
me trazem tão cõfiado
q̃ hufano meu cuidado
se faz já de my señor;
de mais he mereçedor,
pois se sostem na lembrança
d'uma fee que tanto alcança.

Francisco de Faria Lobo.

Hum amor e desamor,
hũ receo de mudança,
alguma desconfiança
fazem minha fee menor;
hũ desejo, hũ temor,
a yncerta esperança
culpão já minha tardança.

A firmeza em que espero
abzencia vay minuindo,
meu pensamento sintindo
faltar a fee do que quero,
e se d'ela desespero
e perder a esperança,
a causa he a tardança.

Sancho de Vasconcellos.

Comseguir grande victoria
não ha sem meo riscozo,
e o bem que he mais custozo,
a que se dá mór gloria;
viva a fee, viva a memoria,
tende firme esperança,
que quẽ persevera, alcança.

Se acertar d'acontecer,
o que mostrais receiar,
mais perde quẽ vos deixar,
do que vos poder perder.
Deves seguro de ser,
que quẽ tanto em vos alcança,
não fará de si mudança.

Simão Roiz Giscardo.

Se a fee he firme e pura,
nã deves de padeçer
qu'esta deve ella de ter,
ser quẽ he m'o asegura;
asi que esta aventura
vosa he, tende esperança,
que tal fee nã faz mudança.

Alvaro Egas Monis.

Não vos espante o tardar,
porque damas yso têm;
que aynda que queirã bem,
têm por uso dilatar;
ela a se vos de intregar,
ou por bem ou pela lança,
ou morrerá toda França.

72

Romançe

Muerto jaçe Durandarte
al pié de una alta montaña,
un canto por cabeçera,
de baxo una verde aya,
todas las abes del monte
al rededor le acompanan;
lloraba-le Montesinos
que a su muerte se allara.
Hecha le tiene la fuesa
en una penosa caba,
quitandole le estaba el ielmo,
desiniendole la espada,
desarmandole los pechos,
el coraçon le sacaba
para emviarçelo a Belerma
como el se lo rogara;
y estando se lo sacando
mil veses se desmaiaba
y despues de vuelto yn cy
desta manera le abla...:
«Durandarte, Durandarte,
Dios perdone la tu alma,
y a mim saque deste mundo
para q̃ contigo vaja.»

73

Romançe

De Granada se parte el moro
q̃ Alacar se llamava,
primo ermano de Albaialdos
el q̃ al mestre matara.
Cabaliero en un caballo
que de diez annos pasava,
tres christianos se lo curam,
y el mesmo le da çebada;
una lança con dos ierros
q̃ de treinta palmos pasa,
aposta le aria echo el moro
para bien señoriala;
una adarga ante sus pechos,
toda muça cotellada,
una toca en su cabesa
que nueve vueltas le dava,
los cabos eram de oro,
de oro y çeda de Granada.
Lleva el braço aremangado,
so la mano alhinada;
tan sanudo yba el moro
que bien demuestra su sanha
que mientras pasa la puente
yamas adarro miraba.
Suplicando yba a Mahoma
y aun a Ala le suplicaba,
le demuestre algū christiano
en quien ensangriente su lança.
Camino va de Antechera
parecia que volaba.
Antes que llege a Antechera
vio venir sena christiana,
vuelve riendas al caballo
para Ala se enderesaba,
la lança iba brandiendo
pareçia que la quebraba.
Saliçelo a recibir
el maestro de Calatraba,
caballero en una iegoa

q̃ ese dia la ganara
con esfuerço y valentia
al alcaide de la Alama;
una veleta traia
con una lança açerada.
Harmado de tas armas
ermoso se devisaba,
aremedió contra el moro,
el moro gran grito daba:
'Por Ala, pierro christiano,
deprendierte pola barba!'
El maestro entre si mesmo
a Jesus se encommendaba.
Ya andaba cansado el moro,
su caballo ya cansaba;
el maiestre que es valiente,
muj grande esfuerço tomaba,
remedió contra el moro,
la cabeça le cortaba;
el caballo porq̃ es bueno,
al Rei se lo apresentaba,
la cabeça en el arçon
porq̃ se sepa la causa.

74

Romançe de Bernaldo del Carpio

A cabalo va Bernaldo
por la ribera de Alarca,
gruesa lança en la mano,
armado de todas armas.
Toda la gente de Burgos
lo mira muy espantada,
porq̃ no se suele armar
sino en cosa sinallada.
Tambien lo miraba El-Rei
que fuera a buela una garça
y diçendo está a los suios:
«Esta es una buena lança,
sino es Bernaldo del Carpio,
este es Muça el de Granada.»
Ellos en aquesto estando,

Bernardo que ali llegara;
ya asoçegando el caballo,
no quiso dexar la lança,
mas puesta ensima del braço
al Rei d'esta sorte habla:
«Bastardo me llaman Rey,
siendo hijo de tu ermana
y de Bueno Sancho Dias;
ese conde de Saldanha,
dizen q̃ ha sido traidor
y mi madre mujer mala.
Tu y los tuios lo areis dicho,
que otro ninguno no osara;
mas quien quera que lo a dicho,
a mentido por la barba;
que mi padre no fue traidor,
ni mi madre mujer mala;
que quando yo me engendré
mi madre ya era casada.
Heziste tu voluntad
que nadie te lo estrobara,
pusiste a mi padre en fierros
y a mi madre en orden sacra,
y porque no herede yo,
qieres dar tu reino a Francia.
Moriram los castellanos
antes de ver tal jornada,
montañeses e leones
y esa gente esturiana,
y ese reino de Saragoça
me prestará su companha.
Saldrélos a recebir
y darles he la batalla,
y si buena me saliere,
sera el bien de toda España;
y si mala me saliere,
moriré yo en la demanda.»

75

Romançe

«Qual sera el cavallero
en armas tan esforsado
q̃ me traiga la cabesa
d'aquel moro asenhalado,
q̃ delante de mis ojos
lançado ha quatro?
la lança tray sangrenta,
el braço derecho alsado,
albernos de branca tela,
el albesar colorado,
las cabeças tras colgadas
al pechoral de su cavallo.»
Ohido lo a dom Manuel
q̃ se andava paseando;
de priesto pedió las armas
muy a hina cavalgando.
Por medio d'un corredor
el cavallo va roiando;
con la gran força q̃ puzue
el sangre le a rebentado
d'unas feridas muj vejas,
q̃ nunqua fora bien sano.
Vase pera el moro Muza
q̃ le estava aguardando.
El moro como le vió
d'esta manera a ablado:
«Em ty veo, cavallero,
q̃ venes determinado
d'aver batalla comigo;
mas pois eras tan mosoilo
voelve-te, dexa el cavallo,
q̃ a mim llaman Moro Muça,
hijo del-Rei Chigito Cormano.»
«Agradesco-te, bon moro,
el consejo q̃ me as dado,
mirando me estan las damas,
no bolveré sin recado.»
Van-se el uno pera el otro
al furor de su cavallo,

mas el primero encontro
el moro nel soilo a quedado.
Apeó-se dom Manuel,
la cabeça le a cortado,
num prato a las damas
de la reina ha inbiado.

Haqui se comesam as hobras de Don Diogo de Mendosa

76

Soneto

En la fuente mas clara y apartada
del monte al casto coro consagrado
vi entre las nueve hermanas asentada
una hermosa ninpha al distro lado.

Estava-çe en cabello y coronada
de verde yedra y araião mesclado,
en trage estraño y lenga desusada
dando y qitando leis a su mandado.

Y vi como sobre todas parecia,
q̃ no fue pouco ver hombre mortal
ymmortal hermosura y vos devina;

y conosila ser dona Marina,
la qu'el cyelo dió al mundo por senal
de la parte mejor q̃ en sy tenya.

77

Soneto

Tibio en amores no çea yo yamas,
frio ho calente en fuego todo ardido;
quando amor no saca el sezo de cõpas
ni el mal es mal, ni el bien es conoçido.

Poco ama el que no pierde el sintido
y el seso y la paciencya dexa atrás
y no muere de amor sino de olvido,
el q̃ de amor piensa saber más.

Como nave q̃ corre noche escura
por blava plaia con reijo temporal,
dexaçe al viento i meteçe alamar:

Ansy yo en el perigo del penar
anadiendo más males a mi mal
en desesperacion busco ventura.

ALGUMAS OBRAS QUE SE VENDEM NA IMPRENSA NACIONAL

E NAS LOJAS DOS SEUS COMMISSARIOS E CORRESPONDENTES

Bibliotheca historica de Portugal e seus dominios ultramarinos, por José Carlos Pinto de Sousa. 1801. 4.º—750 réis.

Commentarios do grande Affonso de Albuquerque, capitão general que foi das Indias orientaes em tempo de el-rei D. Manuel. 1774. 8.º 4 vol.—1$200 réis.

Conquista, antiguidade e nobreza da cidade de Coimbra, escriptas por Antonio Coelho Gasco, e obras ineditas de Antonio de Abreu, amigo e companheiro de Luiz de Camões no estado da India. 1805. 8.º—240 réis.

Considerações politicas e commerciaes sobre os descobrimentos e possessões dos portuguezes na Africa e na Asia, por José Accursio das Neves. 1830. 8.º—480 réis.

Decadas da Asia de João de Barros e de Diogo de Couto. 1778. 8.º 24 vol. com retratos e mappas—7$500 réis. (Vendem-se tambem volumes avulsamente a 320 réis.)

Deducção chronologica e analytica, por José de Seabra da Silva. 1768. 8.º 5 vol.—1$200 réis.

Descripção analytica da execução da real estatua equestre de D. José I, por Joaquim Machado de Castro. 1810. 4.º com 25 estampas—1$920 réis.

Dialogos de varia historia, em que se referem as vidas dos senhores reis de Portugal, com os seus retratos, e noticias dos nossos reinos e conquistas, e varios successos do mundo, por Pedro de Mariz; acrescentada até á regencia do principe regente. 1806. Quinta edição. 4.º 2 vol.—1$920 réis.

Diccionario bibliographico portuguez, por Innocencio Francisco da Silva. 1858-1870. 8.º gr. Tomos I a IX (em que se incluem 2 do supplemento geral)—1$600 réis cada vol.

Discursos varios politicos, por Manuel Severim de Faria, chantre e conego na sé de Evora; reimpressos e corrigidos segundo a edição feita no anno de 1624. 1805. 8.º—300 réis.

Historia de Portugal nos seculos XVII e XVIII, por Luiz Augusto Rebello da Silva. 1860-1871. 8.º gr. 5 vol.—7$200 réis.

Ignez de Castro, episodio extrahido do canto III do poema epico os *Lusiadas*, por Luiz de Camões. Edição polyglotta (em portuguez, latim, hespanhol, francez, italiano, inglez, allemão, hollandez, sueco, dinamarquez, hungaro, bohemio, polaco e russo). 1873. 4.º—500 réis.

Livro das grandezas de Lisboa, por Fr. Nicolau de Oliveira. 1804. 4.º—600 réis.

Memorias para a historia das confirmações regias n'este reino, com as respectivas provas. 1816. 4.º—450 réis.

Memorias para a historia das inquirições dos primeiros reinados de Portugal. 1815. 4.º—540 réis.

Memorias para historia e theoria das côrtes geraes que em Portugal se celebraram pelos tres estados do reino, ordenadas e compostas no anno de 1824, pelo visconde de Santarem. 1828. 4.º 4 vol.—1$035 réis.

Miscellanea de Miguel Leitão de Andrada. Nova edição correcta, com estampas e fac-similes. 1867. 8.º—2$500 réis.

Obras completas do cardeal Saraiva (D. Francisco de S. Luiz) patriarcha de Lisboa, publicadas pelo conselheiro Antonio Correia Caldeira. Tomo I a V. 1872. 8.º gr.—1$200 réis. (Está no prelo o tomo VI.)

Obras de Luiz de Camões, precedidas de um ensaio biographico, no qual se relatam alguns factos não conhecidos da sua vida, pelo visconde de Juromenha. 8.º gr. 1860-1870. 6 vol.—9$200 réis.

Observações sobre a ilha de S. Miguel, recolhidas pela commissão enviada á mesma ilha em agosto de 1825; por Luiz da Silva Mousinho de Albuquerque, e seu ajudante Ignacio Pitta de Castro e Menezes. 1826. 4.º com 3 estampas—480 réis.

Relação ou noticia particular da infeliz viagem da nau *Nossa Senhora da Ajuda e S. Pedro de Alcantara*, do Rio de Janeiro para Lisboa em 1778, por Elias Alexandre da Silva. Segunda edição. 1869. 8.º—120 réis.

Sitio de Lisboa, sua grandeza, povoação e commercio, etc. Dialogo de Luiz Mendes de Vasconcellos. 1803. 8.º—270 réis.

Tratado do sublime, de Dionysio Longino e Luciano, sobre o modo de escrever a historia. Segunda edição, corrigida e addicionada em suas notas por Custodio José de Oliveira. 1804. 4.º—360 réis.

Vida de D. João de Castro, quarto viso-rei da India, por Jacinto Freire de Andrade. 4.º com estampas.—500 réis.

Vida e feitos de el-rei D. Manuel. Doze livros dedicados ao cardeal D. Henrique, seu filho, por Jeronymo Osorio, bispo de Silves; vertidos em portuguez pelo padre Francisco Manuel do Nascimento. 1804. 8.º 3 vol.—1$080 réis.